# Défense des Belles Ames

## par Claude Roy

Avec Jean Daniel retour d'Alger, l'autre jour, devant moi, ce vieux camarade, ce vieil ami, le type d'homme, ancien communiste, qu'on *n'aura* plus, à qui *on ne la fait* plus, qui ne se laissera plus *posséder,* et qui ne s'autorise désormais qu'un sentiment fort, celui d'avoir été cocu, avec la fureur qui s'ensuit : « *Eh bien,* dit-il à Daniel, avec une ironie noirâtre, *j'espère que les bougnoules, maintenant, vous avez compris !* »

Le lendemain, ce tout jeune homme avec qui je discute. « *Tout ça,* dit-il avec mépris (le « tout ça » embrasse pêle-mêle Robert Lowel et Ehrenbourg, Sartre et Aragon, Camus et Garaudy, etc.), *tout ça, c'est des Belles Ames* ». Mais quand on parle avec lui un peu plus, on découvre qu'il n'a jamais lu Hegel, qu'il ignore absolument tout du portrait de la Belle Ame du philosophe celle *qui a les mains pures mais pas de mains* (comme disait Péguy) et que l'expression « Belle Ame » se suffit à elle-même, à ses yeux, pour signifier la dérision, le grotesque, l'extrême du ridicule et le comble de la niaiserie.

A gauche, le cœur ne se porte plus à gauche, c'est bien connu. La gauche néo-stalinienne et la gauche néo-technocrate, la gauche ex-communiste qui n'en revient pas d'être revenue de si loin et qui, à force d'être revenue de tout, se retrouve à droite, la gauche chinoise, la gauche de fer et la gauche defferrienne, la gauche démocrate et la gauche albano-blanquiste, la gauche des jeunes clubs et celle des vieux appareils, la gauche du centre et la gauche de nulle part, on dirait quelquefois qu'elles ne sont d'accord sur rien, sauf sur la définition de l'ennemi principal. L'ennemi principal, c'est maintenant la morale des Bons Sentiments, l'inefficacité, la prédication filandreuse des Belles Ames. Personne n'a l'air d'accord, à gauche, sur de Gaulle et Castro, sur Defferre et Wilson, sur Mao et Kossyguine, sur Boumedienne et Nasser, mais l'unanimité se refait, comme par enchantement, pour constater, par exemple, que la Sainte Trinité française des professeurs de bonnes manières de l'âme, Camus, Simone Weil et Saint-Exupéry, c'est l'incarnation de la sottise absolue. Tout se passe comme si le seul dénominateur commun des hommes de gauche c'était de se croire tous des commissaires dont la fonction première est de rosser les yogis : commissaires du peuple, commissaires au plan, commissaires à l'efficacité, leur chœur chante tout faux, sauf le couplet « Haro sur le cœur ».

Je ne me sens pas plus malin que Sartre et Garaudy, qu'Adam Schaff et André Gorz réunis avec Jeanne Colombet et Che Guevara. Je me débrouille comme je peux dans l'inconfort radical qui consiste à ne pas avoir reçu du ciel un recueil complet des tables de la loi dictées par Jéhovah, avec un index et un mode d'emploi, permettant de le consulter dans toutes les situations. On ne peut pas faire de la morale, et on ne peut rien faire sans morale. Il est impossible d'avoir une morale et impossible d'être sans morale. Il est désastreux de faire du sentiment mais la plupart du temps, en politique comme dans la vie, je ne vois aucune raison de rien faire, que par *sentiment.*

Pendant les premières années de la Révolution bolchevique, quand Gorki allait demander des grâces à Lénine, parce que, raconte-t-il, les révolutionnaires *« étaient amenés à traiter bien souvent avec trop de légèreté et de « simplicité » la liberté et la vie d'hommes précieux et qu'à mes yeux cela non seulement compromettait l'œuvre honnête et difficile de la révolution par une cruauté inutile et parfois absurde, mais était pratiquement nuisible à cette œuvre »,* Lénine était gêné : *« Selon quelle mesure appréciez-vous, dans une bataille, le nombre des corps nécessaires et celui des corps superflus ? me demanda Lénine après une chaude discussion ».* Et Gorki ajoute : *« A cette simple question je ne pus répondre que sur le mode lyrique : il n'y avait pas, je pense, d'autre réponse ».*

Il est en effet fâcheux que la vie ne ressemble pas à un billard électrique où la bille devrait savoir scientifiquement que si elle prend le couloir de gauche elle marquera 1 000 points et si au contraire elle prend le couloir de droite elle n'en marquera que dix. *Le socialisme scientifique* est un mariage de mots aussi dangereux que celui de la carpe et du lapin. Si science il y a, c'est une science humaine, qui ne se met guère en équation. Gorki, dans son ironie retournée contre soi, a raison : on ne peut jamais choisir que sur le *mode lyrique*, c'est-à-dire par sentiment, et selon les raisons du cœur.

Il est scientifique de tuer les inaptes. Il est scientifique de constater qu'en règle générale les ouvriers, les Noirs, les Jaunes, les femmes, les juifs, les enfants et les bonnes à tout faire sont moins développés que les chefs d'industrie, les élèves d'Oxford, les Blancs du sexe masculin, les descendants de vieilles familles, les adultes et les maîtres. Il n'y a aucune raison que la raison connaisse d'être antiraciste plutôt que raciste, anticolonialiste plutôt que colonialiste, démocrate plutôt qu'aristocrate, il n'y a aucune raison *scientifique* de préférer s'engager à défendre les faibles plutôt que de s'appliquer, qu'on soit né fort ou faible, à tirer son épingle personnelle du jeu général.

Le choix de l'ouvrier qui préfère militer plutôt que d'essayer de se tirer des pattes de la « condition ouvrière », de Sartre qui préfère être Sartre à être académicien, du Noir qui préfère être un insurgé traqué plutôt qu'un *boy* peinard n'est jamais *scientifique*, raisonnable et calculé : il est un choix effectué sur le *mode lyrique* de Gorki, un choix du cœur, une décision morale. On n'est pas de gauche pour être dans le courant de l'histoire, parce que le seul courant de l'histoire vraiment évident est celui d'un fleuve de sang.

La gauche française est battue, ce qui peut justifier une tristesse naturelle, mais une grande partie d'entre elle a le sentiment d'avoir été battue et cocue, ce qui provoque des ressentiments assez malsains. Le serment silencieux que semblent avoir fait dans le secret de leur cœur un nombre considérable d'hommes de gauche, c'est : *ne plus se laisser avoir.* Le sentimental quarante-huitard, humanitaire, philanthrope, généreux, le cœur sur la main, la main sur la barre du Progrès et l'œil fixé sur la ligne bleue de l'Humanité réconciliée, est devenu un objet de dérision et de sarcasmes. Nous savons très bien qu'en politique comme en affaires, ou en amour, ou en amitié, le cœur finit par manquer aux enfants de chœur. Nous nous sommes répété le vieux programme de Pascal, légèrement antérieur au « Manifeste » : *« Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste ».* J'ai de la sympathie pour les hommes de gauche qui s'accusent d'avoir été des maladroits : il est préférable d'être adroit quand on veut faire prévaloir le droit. Mais je ne me sens que de la fureur contre les hommes de gauche qui se disent un peu trop qu'ils ont été des imbéciles — des imbéciles d'être de gauche, d'avoir eu les fameux et « ridicules » *bons sentiments.*

On est toujours l'imbécile de quelqu'un. Il y a quinze ans, Camus était l'imbécile de Sartre, qui était l'imbécile de Pierre Courtade, qui était l'imbécile de Kanapa, qui était lui-même l'imbécile de ... Enfin, celui-là se suffisait, il n'était l'imbécile de personne, que de lui-même.

Si la gauche française, et la gauche en général, veut faire son examen de conscience et son *autocritique,* je crois que ça ne la mènera nulle part de se reprocher d'avoir été trop généreuse, trop sentimentale, d'avoir trop choisi sur le plan du cœur et dans le *mode lyrique.* On peut gagner beaucoup à se reprocher d'avoir été con, on ne gagne jamais rien à se reprocher d'avoir été bon : on se retrouve à droite, ou nulle part.

Le péché de la gauche, ce n'est jamais d'avoir été trop humaine, c'est de ne l'avoir pas été assez. La vraie bêtise, ce n'est pas la confiance faite aux hommes, c'est l'optimisme. L'optimisme n'est pas un bon sentiment, c'est un égoïsme masqué. C'est attendre des hommes qu'ils vous rendent la monnaie des pièces qu'on consent à dépenser pour eux. C'est espérer confortablement que le bien qu'on fera va être payé de retour, et à cent pour cent. Que la sympathie, l'amour et le don distribuent de bons dividendes. Que si on laisse libre un adolescent et si on rend indépendant un peuple, ils vous en seront si reconnaissants que le jeune homme profitera de sa liberté pour être vertueux, travailleur et affectueux, et que le peuple indépendant s'administrera comme un véritable Etat civilisé, c'est-à-dire sans mensonges, sans police, sans tortures, sans colonels et sans treize mai. Les humanitaires quarante-huitard n'étaient pas idiots parce qu'ils avaient une morale généreuse, mais parce qu'ils avaient l'avarice intérieure de croire que la vertu de l'un est toujours récompensée par la vertu de ceux vers lesquels elle se tourne.

Pour moi, être de la gauche, c'est recommencer à chaque moment le pari parfaitement absurde sur le plan scientifique et raisonnable, qui consiste à faire confiance au faible injustement forcé, à l'Algérien contre Massu, au Dominicain et au Vietnamien contre les U.S.A., au sexe faible contre le sexe fort, au pauvre contre le riche, c'est essayer d'être plus malin que ceux qui sont du côté du manche, mais sans espérer jamais faire un *bon placement.* Les enfants émancipés feront mille sottises, les peuples décolonisés se conduiront très mal, la République algérienne était belle sous l'empire de Lacoste, les femmes ne deviendront pas des saintes parce qu'on a modifié le régime matrimonial, et un homme adulte doit s'attendre toujours à être un peu puni de ce qu'il aura dit de bien ! C'est la règle du jeu de la vie.

L'homme de gauche qui se repent d'avoir été de gauche parce que les bénéficiaires de ses bienfaits ne sont vraiment pas gentils avec lui, et qui répète hargneusement qu'il s'est fait *posséder*, qu'il a été *eu*, qu'on ne l'y reprendra plus, c'est simplement qu'il croyait que la vie, en politique comme partout, est une distribution de prix. Mais le seul prix qu'on puisse attendre d'une action, c'est d'avoir, quand elle est accomplie, la certitude qu'il n'y avait rien d'autre à faire. S'il faut choisir entre la Belle Ame inefficace et le Chat échaudé hargneux, c'est la Belle Ame que je défendrai, à condition qu'elle donne tout en n'attendant rien. Il n'est pas nécessaire d'espérer que les hommes soient parfaits pour entreprendre de les aider à être moins malheureux.

C. R.